



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

**EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
V B et X A, B, C.**

Rédaction et Administration :
46, Rue de Londres, 75008 PARIS
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

AUX LECTEURS ET AUX AMIS

Ce numéro du «LIEN» est le dernier à paraître dans cette formule, «Amicale des Stalags VB - XABC», sous ma responsabilité.

C'est en décembre 1984 que je succédai à Henri PERRON dans la charge de Rédacteur en chef et de responsable du journal. Ce n'était en rien une sinécure : le travail abondait et ne comportait bien sûr aucun traitement... Ayant pris ma retraite professionnelle un an plus tôt, je m'inventais ce faisant un nouvel emploi. A plein temps ou presque. J'eusse préféré le farniente ou la pétanque des «Vieux» sur la place, je retrouvais un meuble-bureau, des rames de papier, des livres et un téléphone. En clair, des occupations et des préoccupations... Qui n'a pas été assujéti à ce genre d'exercice ne peut s'en faire la représentation ! Entre lire et faire, la différence n'est pas de degrés mais de nature. Mais vous savez tout cela et, à de rares exceptions, vos encouragements ont su témoigner de votre compréhension : le journal, et tout ce qui s'y rapporte, était la pièce maîtresse de notre association. Les deux responsables qui se sont succédés à sa tête au cours d'un demi-siècle n'auront pas failli à leur tâche ; ils ont assuré la solidarité de milliers d'anciens prisonniers et permis que se nomment parfois entre quelques-uns nouent des liens de solide amitié.

Au fil du temps, ce journal a rapporté vos souvenirs barbelés, organisé vos rencontres et vos pèlerinages, publié vos joies et vos peines, combattu aussi pour redresser les jugements précipités de l'histoire, redonné, et ce n'était pas le moindre, quelque fierté aux combattants que vous fûtes hier. Et rappelé à temps et à contretemps le souvenir de nos morts. La collection du LIEN conservera à jamais un peu des traces de votre aventure passée, mince mais réelle partie d'un siècle de l'histoire à nul autre pareil, «en dépit des apparences, celui du mépris de la vie humaine et de l'animalité de l'homme». Georges Bernanos l'avais noté en son temps : «L'homme peut guérir de tout, non de l'homme.»

Ecrire ici, aujourd'hui, que ce «Lien» qui vient de loin, puisque successeur en droite ligne du «Captif de la Forêt Noire» du camp VB, (PIFFAULT, PERRON), a atteint son ultime limite, me paralyse... Je vous en ai donné les raisons dans mon article du numéro d'avril dernier. Liées à la fois au devenir de l'Amicale elle-même et à mon état de santé, ces raisons subsistent toujours.

Je ne m'étendrai donc pas d'avantage sur ce point. Certains d'entre vous m'ont fait part de leur approbation, même si c'était dans le regret du point final. Je les remercie de leur gentillesse si attentionnée, qui reste enclose en mon coeur.

Ce dernier numéro, je l'avais au départ voulu exceptionnel, pour vous et pour moi, un condensé de mémoire et d'amitié. L'homme propose mais ne dispose pas nécessairement... Vous l'accepterez tel qu'il est, avec ses manques et son clin d'oeil amical... Il me reste le devoir de mentionner, pour les remercier, tous les collaborateurs du journal, titulaires de rubrique et occasionnels qui, ensemble, ont réussi à lui donner la touche particulière qui l'a si longtemps distingué. Je remercie de leur fidélité sans faille tous les adhérents, camarades d'épreuve, comme aussi les veuves de ceux qui ont disparu au cours de ce demi-siècle.

Responsable, je vous ai donné à lire un journal de p.g. tel que je le concevais au plus profond de moi. A ceux qu'il aura parfois ennuyés, qu'ils me l'aient dit ou non, je fais mes excuses. Aux autres, ceux qui l'ont aimé et parfois louangé pour sa diversité et son souci de toujours dire le vrai des choses et des gens, pour sa rigueur et son sérieux, à ceux-là je dis mon regret de les priver désormais de sa présence dans leur courrier. Qu'ils n'oublient pas que même le bon a sa fin ici-bas et qu'il faut savoir à l'occasion prendre une décision même si elle est difficile...

Chers lecteurs et amis, prenant ainsi congé de vous, je vous assure de toute ma sympathie et de mes vœux les plus cordiaux de santé et de bien-être pour 1996 - et bien d'autres années à la suite.

J. Terraubella
Rédacteur en Chef.

P.S. 1°) On lira ci-après les décisions qui touchent à l'Amicale elle-même.

2°) Ceux qui le désirent peuvent continuer à m'écrire à mon adresse personnelle : 3 bis, rue des Dames de Saint-Maur, 64000 PAU. Je répondrai avec plaisir et à loisir, si cela m'est donné...

L'ARRANGEMENT

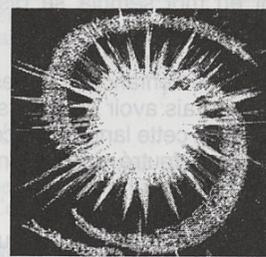
Comme prévu (Lien de mars-avril, p.1), un vote est intervenu au sein du bureau pour décider de l'avenir de l'Amicale après 1995. Les options étaient au nombre de trois : continuation, cessation ou fusion.

Les partisans de la fusion l'ont emporté (?) par 5 voix contre 2 à la continuation pure et simple... et 3 à la cessation d'activité.

De quelle fusion s'agira-t-il ? La situation objective et l'obligation quasi-morale qui prévalaient en 1964, quand les VB accueillirent les XA,B,C, n'existent pas aujourd'hui. Plus d'un quart de siècle s'est écoulé, et ce qui avait alors un sens n'en a plus. Qui ne le voit ?

Ayant réalisé la complexité des problèmes que la fusion, si elle se faisait dans les règles entraînerait, les majoritaires, avec l'assentiment des «receveurs», ont décidé de limiter l'opération au seul point sensible : le journal. En conséquence, Le Lien VA-VC encartera chaque mois deux pages spécifiques VB- XA,B,C. Ainsi l'Amicale continuera vaillamment que vaillamment, disent-ils. A chacun ses responsabilités. Un lecteur m'a écrit qu'il convient de les encourager. Un autre que c'est là une opération sans panache, car la vérité n'est pas regardée en face... Je résumerai en disant que l'Amicale VB-XA,B,C avec son long passé et son journal méritait mieux que cet... arrangement. Mais «il ne faut pas se fâcher contre les choses, car elles n'en ont cure.»

(J.T.)



ESPOIR

*Donc, voici l'an nouveau qui, lentement, s'approche
Nimbé d'une lueur nouvelle qui s'accroche
Au seuil de l'avenir, éclairant l'infini,
Tandis que l'an défunt s'enfoncé dans la nuit.*

*Avec lui, tout à coup, l'indicible mystère
Des lendemains riens, des heures plus prospères,
Nous frôle de son aile, et nous fait espérer
Que tout peut être vrai. Qu'il a suffi d'en rêver.*

*Certes, nous faisons des idées vagabondes.
Nous savons distinguer le sublime et l'immonde
Mais, au fond de nos coeurs, nous nous disons : «Qui sait,
S'il s'exauçait, un jour, notre intime souhait.....»*

*C'est pourquoi, nous moquant des pensées qui nous mènent,
Cet an neuf, sans l'avouer, nous l'aimons bien quand même.
Car il nous a permis, ne fut-ce qu'un instant,
De croire tout possible, en ce monde inconstant.*

*Bah ! Ce n'est qu'un espoir, tendre moment fugace,
Qui virevolte, ainsi, pirouette et s'efface.
N'en soyons pas marris, tant qu'il subsiste en nous,
Nous pouvons croire en mille autres moments très doux.*

Benot Avec tous ses vœux

Weihnachten... Noël par Jean Jamme I.771 B/ Ia

Le sapin de Noël planté dans un seau de sable portait en pauvres ornements des grappes d'avoine dont chaque grain avait été patiemment enrobé de papier de couleur. Trois minces bougies, rescapées des Noël d'avant-guerre s'efforçaient avec le minuscule quinquet, à ne plus rendre captifs de l'ombre les tristes meubles de la pauvre pièce.

Devant moi, Frau Méta priait avec dignité. D'une dignité qui s'accordait mal des larmes qui glissaient sur ses joues plates.

Je ne connaissais ni ne comprenais pas un mot de cette prière qu'elle lisait dans un petit livre noir. Ces phrases trop littéraires survolaient mes mots usuels mais semblaient se substituer à la gravité et à l'ampleur profonde du latin de nos églises que pas plus que cet allemand de liturgie je ne connaissais.

Mais sous les poutres basses de la Stube naissait cette atmosphère insolite d'un rite inconnu auquel j'étais mêlé. Lié dans mon incompréhension et retenu par le pouvoir des choses et la force de la parole.

A ma droite, sa fille Ruth restait impassible, fixant les flammes dansantes des bougies qui mettaient des brillances dans ses yeux et à ma gauche ses deux petits frères contrains à cette cérémonie ne pipaient mot, pour une fois.

La prière fut courte et refermant son livre, Frau Méta glissa de ce rituel bref sur un autre en lituanien. C'est dans cette langue de son enfance, que, si elle voulait toucher Dieu le moyen lui en serait donné. Je sentais cela devant l'éclosion de sa nouvelle ferveur.

A trois reprises, elle détourna la tête vers moi comme pour s'assurer ou se rassurer de ma présence. Et, je n'avais qu'un jeu de paupières pour lui affirmer dans mon silence que je participais pleinement à ce moment de recueillement auquel j'étais convié.

De ma vie, c'était le premier Noël que je vivais face à un sapin garni, devant une pauvre crèche où seul un Jésus mutilé tendait les bras vers nous.

Pas de Vierge, de boeuf ou de Rois mage. Un petit Jésus tout seul posé sur la paille dans une soucoupe ébréchée placée à l'ombre d'une branche basse.

J'étais loin dans l'espace et dans le temps des ripailles joyeuses de notre lointain chez nous et du Minuit Chrétien du Noël d'Adam.

J'avais peine à me souvenir de ces jours ensevelis par les innombrables déjà vécus en ce pays du bout du monde.

Insensiblement, avec le temps, le peu de place qui pouvait encore demeurer en moi pour un sentiment de douceur avait été pris par une rudesse accumulée à mon insu. Mais toute cette dureté que je croyais ancrée fermement en moi sembla se dissoudre tout à coup.

J'avais, dans un réflexe venu de l'enfance, joint les mains dans un geste que je croyais avoir désappris. J'écoutais les mots égrénés dans cette langue douce d'outre Niemen en un murmure feutré qui fixaient mon attention. Je me cherchai alors une prière.

Mais sans rémission et malgré mes efforts je ne pouvais rien concevoir. Je n'entendais, venu du dehors, que l'envahissement de la houle de neige fine qui prenait en une patiente conquête toute place vierge de sa blancheur, ne ménageant même pas à travers les volets de bois les vitres qu'elle embuait.

Frau Méta trébucha dans son rôle d'officiante. Perdue dans les mots. Eperdue dans sa peine. Je compris qu'elle n'avait pas prié pour tous les hommes mais pour le sien. Pour lui seul.

Trop de larmes ravageaient son pauvre visage pour qu'elle puisse me mentir et elle le savait. Elle avait sacrifié à ce rite de Noël cherchant ce tête-à-tête avec ce Dieu qu'elle fréquentait peu pourtant. Mais que pouvait-elle attendre du Rédempteur et des hommes de bonne volonté auxquels sur cette terre toute Paix était refusée ?

Avec ses armes de simple femme elle avait mené son combat et ses demandes à sa manière. Attendant tout du Ciel mais n'espérant plus en rien.

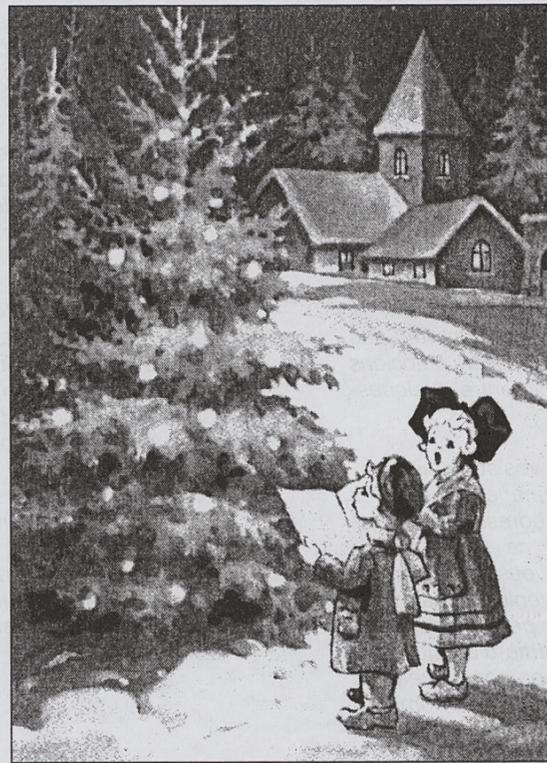
Elle rassembla les débris épars de ses émotions par un sourire contraint pour reprendre pied parmi nous et avançant d'un pas elle me posa la main sur l'épaule, puis d'une voix faite d'émoi et de gravité.

- Que Dieu garde vos parents, Johann !

- Que Dieu garde votre mari Frau Méta !

Elle appelait la grâce divine sur de lointains inconnus et moi d'une réplique qui me passa les lèvres mais que je lui devais sur ce felgrau perdu dans la neige profonde de Smolensk.

Je ne voyais que dérisoire prière et retenais en moi un désir d'évasion pour ne plus subir l'émotion qui me gagnait mais qui m'aurait porté à mépriser les souhaits simples et sincères de cette femme dans un détachement qui dépassait l'indifférence pour prendre forme de coupable trahison.



Mon beau sapin... (dessin de Hansi)

D'un geste elle fit mettre tout son petit monde en un demi cercle autour du petit sapin asymétrique, trodu étrié que ses garnitures ne flottaient pas sous la pôle lumière. Je m'attardai à regarder fondre la cire d'une bougie qui en se mourant dans un lent goutte à goutte perlait de rose la branche qui la soutenait.

Encombré de mon corps que j'ajustai mal à ce décor qui nous cernait et auquel une générosité de pauvre avait donné accès, je ne vis pas le signe du départ de ce chant qui montait vers le plafond bas.

- Oh stille Nacht.

- Heilige Nacht...

Qu'importait ma mesure de retard. Je ne connaissais ni l'air ni les paroles. Je suivais étonné, ému, désarçonné.

Le sens des mots m'échappait, toute traduction impossible. Je remuais les lèvres pour donner le change. Pour participer à cet office où l'on me conviait comme un adepte à part entière.

Je savais qu'avec cette femme nous nous faisons la réciproque charité d'un respect mutuel et d'une amitié à contre-courant de ce qui devait être et que mon jeune âge ne pouvait compromettre.

Défiant les doctrines et les interdits et cela depuis notre première rencontre. Depuis mes premiers pas dans cette maison. Je ne pouvais la décevoir !

J'avais rejoins le clan de ces gens. J'étais chez eux, moi, qui n'avais pas de chez-moi. Absorbé dans leur dévotion. Enchaîné par une prière, un rite et un chant.

Les voix étaient fausses, discordantes mais ce chant neuf pour moi faisait reculer et se taire la tempête. Comme il mit en nous en d'intemporelles secondes, dès la dernière note tombée un baume de paix et d'émoi silencieux.

- Freudliches Weihnacht Johann !

Et de ses mains Frau Méta me tendait avant d'en offrir à ses enfants ma «Bohteller» une assiette où reposaient quelques biscuits, deux ou trois bonbons erzats et des noix.

Le présent était triste, pauvre, bien à la mesure de cette maison et de sa donatrice. Mais dans ses yeux brillait un appel à la clémence, une sorte d'excuse et d'approbation quémendée.

- C'est un Noël de guerre, fit-elle en plaçant sur ses lèvres un sourire furtif qui voulait tout expliquer !

Elle ne pouvait pas savoir que jamais je n'avais accueilli de cadeau avec cette boule qui monte à la gorge et où tant de paroles que l'on voudrait adroites trébuchent lamentablement sur les lèvres, et il ne fallait qu'elle prit pour mépris ce qui n'était que joie mal exprimée.

- Merci Madame, merci !

Puis, Ruth sortie de l'ombre ajouta sur les piètres friandises un menu objet. Un étui à cigarettes.

Objet de guerre, laid, vulgaire. Mais combien était touchante cette ferraille. Où, et comment cette grande gamine avait-elle acheté cet étui à mon intention.

- Regard dedans, fit-elle retenant une joie qui devait naître de la mienne et sur laquelle elle comptait bien.

Mais je n'avais pas la force d'un sourire pendant que j'actionnais le mécanisme d'ouverture.

Dans la peinture elle avait gravé d'une mai malhabile : «Zum Andenken» en souvenir.

Attentifs, tous me regardaient pour lire sur mon visage la forme de mon contentement.

- Je le garderai toujours, dis-je avec une sincérité qui prévalait sur le merci que j'oubliai de dire. Car pour moi, le prisonnier au service de cette famille était le seul à recevoir un cadeau.

Moi qui devenais pour ces deux femmes l'hôte fêté de cette maison qui m'avait englobé sans voir en moi l'intrus ni la couleur de mon uniforme. Et ce mot - Andenken - révélait pour eux comme pour moi une attache dans le présent et un lien pour notre précaire avenir au delà de toute considération.

Je devais faire face à cette émouvante générosité. Je devais à travers une réciproque matérielle leur transmettre ma reconnaissance et rendre le prix de ces présents qui me touchaient vraiment le cœur.

Alors je manipulai le mensonge. Sans remord. Avec une lourde mauvaise foi.

- Moi aussi, dis-je, j'ai préparé pour vous une Kleinigkeit des petits riens.

Et à mon sourire revenu, ils ne virent pas ma petite feinte. Marchant à reculons je jouissais de leur étonnement en quittant la pièce.

- Je revins vite.

Les deux gamins étaient assis sur le lit et les deux femmes debout de part et d'autre du sapin où grésillait la dernière bougie et me regardaient venir avec mes trésors que j'avais prélevé sur mes petites réserves.

Un bout de chocolat pour les garçons. Un savon américain pour Ruth dont il ferait le bonheur. Le tout fut happé par des mains impatientes et ravies.

Mais devant Frau Méta, je fis un temps d'arrêt. En un petit cérémonial, je lui remis un paquet fait d'un papier bleu, toujours lié d'une ficelle, ce qui semblait attester d'une longue préméditation.

Interdite, elle ne me quittait pas du regard tandis que ses mains malhabiles d'énervement déchiraient l'emballage pour trouver au plus vite la réponse à la question qu'elle se posait et mettre fin à son étonnement.

La longue écharpe de soie blanche apparut, scintillante sous la lumière et Frau Méta ébahie devant tant de luxe restait incrédule. Tout ça pour elle ! Elle caressait avec respect visible la belle matière qui glissait de ses mains.

Des Livres à Lire ?
Ceux de Louis Rivière !
«LA GUERRE DE GRAND-PAPA»
 • Contact 1939-1940
 .. Stalag 1940-1943
 ... Prenez et lisez, vous ne serez pas déçus !
 chez l'auteur : 6, place François Camel, 09200 Saint-Girons

COTISATION 1996 :
N'oubliez pas
son RÈGLEMENT

- Je n'ai jamais rien reçu de si beau de ma vie, fit-elle à voix basse, et c'est de vous que je le reçois.

Je ne pouvais lui en donner l'insolite provenance et m'enlisa dans mon mensonge.

- Cette écharpe vous vient de ma mère. Je l'ai demandée pour vous il y a bien longtemps déjà.

Nulle honte ne se marquait en moi devant les yeux embués par l'émotion incontrôlable de cette femme. J'avais touché son cœur dans ses oeuvres vives et elle fondait en remerciements et en gratitude. Elle était heureuse vraiment, pour une rare fois !

Elle vint à moi, m'emprisonnant mes mains dans les siennes.

- Remerciez votre mère Johann, beaucoup, beaucoup.

Dans sa confusion, elle m'assurait que le geste de cette mère inconnue dont elle jugeait les affres et les inquiétudes était et serait toujours compensé par son attachement à moi, ce fils qu'on lui avait ravi.

- Dites-lui Johann que je veille sur vous !

Elle ajoutait à ma gêne par ces mots, mais je savais à cet instant qu'il est de pieux mensonges qu'on assume très bien. Ruth savait d'où me venait cette écharpe inemployée, plus décorative que pratique et ne fut pas dupe.

A son sourire retenu et à la gravité de son regard je vis qu'elle ne me trahirait pas !

Pas un soir de Noël.

Noël. Ce mot prenait dans mon esprit une dimension jamais acquise.

Le petit décorum, sans faste, sans éclat dont s'était revêtue cette maison et la place que je venais de m'y voir réserver m'avaient amené à m'imprégner de cette atmosphère sereine que Frau Méta, dans sa religiosité maladroite avait imposé avec ses pauvres moyens.

Je retrouvai sur son visage au moment où débutait le mince repas son éternel air de tristesse qu'elle ne pouvait dissimuler sous une brume de bonne humeur.

Elle venait de déposer sur la table une assiette blanche et le plus beau couvert, puis elle glissa en bout de table une chaise prélevée dans la Stube. Elle vit dans mes yeux une interrogation qu'elle définissait au plus près avec cette compréhension de moi, jamais prise en défaut.

- Non Johann, ce n'est pas la place de mon mari absent que je garde libre ! Cette chaise est celle de celui qui peut-être passera ce soir. Qui qu'il soit, d'où il vient, il occupera ce siège car voyez-vous il y a toujours un pauvre, un isolé ou un perdu dans le monde. S'il vient il sera accueilli et nantira cette maison d'une charge de bonheur, nous le garderons le temps qu'il voudra et il repartira à son gré dans la nuit !

J'ignorais tout de cette coutume charitable et je n'avais qu'à offrir comme exemple que la simple pratique que d'âge en âge on se transmettait dans nos familles.

- Chez nous dis-je, nous déposons de l'eau et du pain au dehors. A minuit, Dieu bénira le tout que nous partagerons.

Elle m'écoutait attentive à mes paroles sans se laisser pourtant distraire de la distribution du repas. Mais si même une idée cheminait en elle, elle n'en laissait rien paraître.

- De l'eau et du pain, c'est très simple, c'est pourquoi c'est beau;

Je savais qu'elle mélangeait sans discernement la légende, le paganisme le plus attardé à une religion dont elle semblait peu instruite. Elle réglait sa vie et ses actes sur un amalgame de croyances auxquelles se mêlaient des superstitions encombrantes et l'annonce de la coutume de ma lointaine Ardenne prenait pour elle forme de révélation profonde.

Je sentis très bien que si je venais de croire en elle, elle, venait de croire en moi.

Et, Ruth, face à mon regard, dans une gravité qui n'était pourtant qu'une ébauche brossée à la hâte me donna le sentiment d'attendre elle aussi de moi l'adhésion à ses croyances comme elle ne niait pas les miennes.

Je fus le premier levé dans la maison encore assoupie.

La misérable table à la feuille de bois fendue était vierge de toute trace du repas de la veille. Mais la chaise était restée en bout de table face à l'assiette blanche devant laquelle était posée une petite cruche d'eau claire et une large tranche de pain qui s'érigeaient en un don supplémentaire au démuné que l'on avait espéré mais qui n'était pas venu !

Dieu trouva-t-il son compte dans cette addition d'offrandes ? Dans cette épousaille de coutumes sorties du tréfonds du temps. Une apportée de mon Pays pour épauler celle de cette lande de la Batique. Allez le dire.

Mais seul dans le jour blafard qui repoussait les derniers lambeaux de la nuit en une chiche lumière, je voulus faire abstraction de moi-même.

De tous. De tout.

Mais de rien je n'ai su vraiment me convaincre. J'ai voulu retenir ces minutes de Paix trop fugaces qui possèdent un pas timide sur la route sanglante de la guerre. Trop tard !

Weihnachten était passé avec le jour !

J'avais peu et mal prié cette nuit-là mais je me souviens de rimes embusquées dans ma mémoire !

«Sache qu'il faut aimer sans faire la grimace
Le pauvre, le méchant, le tordu, l'hébété
Pour que tu puisses faire à Jésus quand il passe
Un tapis triomphal avec ta charité»

Mais qui, hors des murs m'a entendu ?

«Les Clés du Trésor» Marcel MEYKENS.



Un Ancien du VB écrit (J.D.C. 16-9-95)

LES P.G. n'ont pas démerité

Dans une enquête du Pelerin, il est cité une phrase de l'Historien Kaspi «les prisonniers de guerre rentrent vaincus».

Il est bien évident qu'une telle remarque peut heurter beaucoup de ceux qui ont connu de longs mois de captivité, séparés de leur famille et angoissés quant à leur situation lors d'une éventuelle libération.

Il ne faut pas oublier que la véritable défaite de 40 vient d'une façon certaine du manque de préparation et du manque de matériel dont le Général de Gaulle a su si bien parler. Beaucoup de prisonniers ont fait à leur place de la résistance, sans être considérés comme des résistants, ce qui n'est pas juste. En effet, beaucoup d'entre eux ont ralenti la fabrication de matériel de guerre, lorsqu'ils étaient dans les usines, ils ont même saboté, c'est historique, un certain nombre de postes. Il ne faut pas non plus ignorer l'évasion qui est considérée comme un premier acte de résistance et très nombreux sont ceux qui ont tenté, sinon réussi, cette équipée particulièrement dangereuse et incertaine. Beaucoup de prisonniers qui ont pu rentrer plus tôt à l'occasion de diverses possibilités en ont profité pour reprendre discrètement le combat.

Non, les prisonniers n'ont pas démerité, ils se sont conduits d'une façon digne.

André CHANU
Président des Comédie Combattants
Evadé de guerre

Le Ministre des Anciens Combattants et Victimes de Guerre, Pierre PASQUINI, à propos des slogans et des manifestations «pacifistes», se souvient dans «Le Figaro». 2 octobre 1995 :

J'avais dix-huit ans au moment de Munich ; lorsque j'en ai eu dix-neuf, mon pays était entièrement occupé et j'ai dû le quitter pour y revenir un jour, quatre ans plus tard, sur une plage, les armes à la main. Entre-temps, au lieu de vivre libres, ce furent 1 200 000 Français qui donnèrent cinq années de leur vie, de 1940 à 1945, dans les OFLAG et les STALAG.

La France avait déjà été envahie en 1870. Quarante années plus tard, une seconde invasion lui coûtait 1 200 000 morts. Vingt ans après, notre pays se trouva à nouveau occupé. Alors, ... je préférerais que mon pays vive dans le respect de sa force et par la même dans la paix. C'est pourquoi je soutiens de toutes mes forces la décision prise par le président de la République de faire effectuer les essais nucléaires indispensables au maintien de l'état de la capacité de notre force de dissuasion, à la défense de la France et à la préservation de la sécurité collective en Europe.

P.P

L'Ormeau/Les Anciens d'ULM-VB

Nos peines - C'est avec tristesse que nous avons appris le décès de notre ami de longue date, Alphonse HINZ. Très fidèle amicaliste, il était des nôtres à Vincennes en mai dernier, avec ses enfants et ses amis autour d'une joyeuse table. Rien ne laissait prévoir...

Cet «Alsacien» au grand cœur, serviable, amical, avait été récemment très éprouvé par la mort de son épouse et de sa fille aînée, créant dans sa vie un très grand vide.

Ancien chasseur au 81^e BCP, comme notre regretté René Schroeder, nous parlions souvent lui et moi de ce lointain passé aux avants-postes, séparés de l'Allemagne par la Lauter, non loin de Wissembourg. Ses camarades l'appelaient le «Renard Blanc» à cause de ses cheveux blancs qui, pour autant, ne le vieillissaient pas... Nous l'aimions bien et aujourd'hui nous pleurons son départ.

La cérémonie religieuse de ses obsèques a eu lieu dans sa paroisse St Joseph d'Asnières. Une foule compacte d'amis et de connaissances locales l'accompagnaient ce jour-là. Recouvert d'un drapeau tricolore, son cercueil recevait de nombreuses gerbes, dont celle de l'Amicale. Une plaque-souvenir sera placée sur sa tombe.

A ses enfants, Maïté et Jean-Pierre, à sa soeur, nous renouvelons ici notre sympathie profondément attristée.

L. VIALARD

Voici un texte très émouvant écrit par sa fille Maïté, et lu en l'église St Joseph des 4 Routes :
«Il était grand cet homme de petite importance... Les gens disaient : «il est charmant ce Monsieur aux cheveux blancs».

Durant sa vie, il a lutté, voire même galéré, Un amour indescriptible, il a su témoigner. Oh combien, souvent, il s'est heurté aux pauvres gens bornés, essayant de les dissuader. Il disait : «c'est à présent qu'il faut conjuguer le verbe aimer».

De sa richesse, de sa noblesse, nous avons hérité. Il n'est plus, mais il est là, de l'autre côté. Alors, réfléchissez : savoir aimer et donner Dans ce monde rempli de violence, d'intolérance. Il était grand, cet homme de petite importance !»

**

«Profondément touchés par les marques de sympathie que vous leur avez témoignées à l'occasion de ce deuil, les membres de la famille d'Alphonse HINZ vous expriment leurs sincères remerciements.»

Noces d'Or

Paul et Marie PIERRE, de La Bresse, viennent de fêter le 21 Octobre dernier les 50 ans de leur mariage.

Toutes nos félicitations à ces amis vosgiens, très attachés à l'Amicale et aux Anciens d'Ulm. Que longtemps encore, ils restent parmi nous, entourés de leurs enfants grands et petits !

Notre amitié ne les quitte pas. A bientôt...

L. Vialard.

VOEUX

L'année 1995 s'en va... laissant dans nos cœurs beaucoup de tristesse.

Combien nous ont quittés !...

Souhaitons que 1996 soit plus paisible et serein ! Nos vœux vous accompagnent, tous et chacun. Le déjeuner traditionnel à Paris devrait permettre que nous nous retrouvions encore une fois, amicaux et fidèles.

L.V.

Le
coin
du
sourire

par Robert VERBA



L'ARNAQUE

En 1970, à une réunion d'anciens combattants prisonniers de guerre, notre ami Armand rencontra un de ses copains de captivité qu'il n'avait pas revu depuis bien longtemps.

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre et Armand, ému, s'écria : Comment vas-tu mon vieux Toto, tu permets que je t'appelle ainsi, comme dans le temps, hein mon cher Victor ? Alors racontes ? Qu'as-tu fait pendant toutes ces années ?

(suite page 4)

(le coin du sourire, suite)

- Et bien pas grand chose, répondit Toto. J'ai été marié, ma femme m'a quitté. J'ai eu un bon emploi, la maison a fait faillite. J'avais un bel appartement, on m'a foutu dehors car je n'ai pas pu payer mon loyer. Tu vois mon vieux, c'est tout juste si je ne regrette pas la captivité. Enfin !, c'est ainsi... Et toi, ça va mon vieil Armand ?

- Grâce à Dieu ça va. J'ai une bonne épouse, une bonne famille et une bonne situation !

- Et bien je suis content pour toi, car moi j'ai à peine de quoi becqueter. Ah ! si je pouvais trouver un petit emploi, car tu te souviens, dans mon kommando on m'appelait le roi des bricoleurs.

- J'espère que cela ne tardera pas et en attendant permets-moi de t'offrir un petit cadeau. Et notre ami Armand lui remit un chèque de 2.000 Francs.

- Oh !, merci mon vieux, je ne sais comment te remercier ; quelle générosité de ta part. Puis-je faire quelque chose pour toi en échange ?

- Rien mon cher Toto. Mon vœu est que ta situation s'améliore et que je te retrouve bientôt avec un meilleur moral.

Une année se passa et à la réunion ils se rencontrèrent à nouveau.

- Alors mon cher Toto, ta situation s'est-elle améliorée ?

- Hélas ! Hélas ! Elle ne peut être pire. A tel point que j'ai le moral complètement à zéro.

- Armand compris, et à la grande joie de Toto, lui remit un chèque, mais seulement de 1.000 Frs.

Un peu déçu, Toto le remercia en lui promettant de faire l'impossible pour que quand ils se reverraient, il lui annoncerait une meilleure nouvelle.

Une autre année s'écoula et ils se retrouvèrent à nouveau.

- Comment vas-tu mon vieux Toto ? Le moral est revenu ?

- D'une voix larmoyante Toto lui répondit : Pire que jamais ! Et...

- Armand, un peu excédé lui fila un chèque de 500 Frs.

- Déçu Toto s'exclama : Dis-moi Armand pourquoi me diminues-tu mon chèque à chaque fois ?

- Il faut que tu comprennes mon cher ami, mon fils s'est marié il y a trois ans, et cette année je suis grand-père pour la deuxième fois. Et c'est mon devoir de gâter mes petits enfants...

- Tu parles d'un devoir ! Je trouve que c'est de l'arnaque de ta part. C'est avec mon pognon que tu gâtes tes mômes !!!

RENTRÉE

Comme tous les ans au retour de vacances, nous nous sommes réunis Dimanche 5 Novembre au ROYAL TRINITE, où nous avons été comme à l'accoutumée bien reçus.

Cette réunion un peu tardive, a eu lieu sans la présence que nous avons tous regrettée de notre ami TERRAU, retenu à PAU pour raison de santé. Nous avons été déçus de sa défection et regrettons surtout sa décision de se démettre de ses fonctions de Rédacteur en Chef de notre LIEN qu'il assume avec brio depuis une dizaine d'années. Mais lui seul est juge et nous ne pouvons qu'entériner sa volonté.

Etaient présents : l'équipe de ULM, conduite par VIALARD qui est retourné dans son Midi, Mr et Mme DUEZ, Mme REIN, Mr et Mme GILBERT, la famille GRESSEL et notre mascotte HUGUETTE CROUTA. Pour le bureau Mr et Mme VERBA, Mr PINEAU qui est venu accompagné de son épouse que nous n'avions pas vue depuis le printemps et qui se remet de son intervention chirurgicale, ODETTE ROSE et moi-même avec Madame. Sont venus au café se joindre à nous, Mme et Mr ABRAMOVICI qui est le trésorier du stalag VA VC.

Nous avons arrêté pour tirer les Rois, la daté du Jeudi 4 Janvier 1996 au Royal-Trinité. Ce déjeuner se fera conjointement avec l'Amicale des Stalag VA VC, ainsi tous les P.G. du WURTEMBERG seront représentés.

Par ailleurs, notre Assemblée Générale se tiendra comme à l'accoutumée à VINCENNES, à la CHESNAY DU ROY, dans le courant du mois de Mars ; nous vous en aviserons par notre journal de Janvier.

Il nous serait agréable que vous puissiez nous informer de votre participation à cette réunion de Janvier.

Je profite de l'occasion qui m'est donnée pour vous présenter à toutes et à tous mes vœux les plus sincères pour la nouvelle année.

Bonne santé et à bientôt.

Le Trésorier : M. MOURIER

COURRIER DE L'AMICALE

L'Amicale est très triste de l'abandon par notre ami TERRAUBELLA de ses fonctions de rédacteur en chef du «LIEN».

Nous comprenons sa décision, vu son état de santé, et lui souhaitons de tout coeur un bon rétablissement et espérons avoir le plaisir de lire de temps en temps un de ses articles.

Notre journal ne sera pas abandonné pour autant car nous allons collaborer avec nos amis des stalags VA-VC.

Nous ajouterons à leur journal mensuel nos chroniques habituelles, les comptes rendus de notre activité qui cessera le plus tard possible...

Nous comptons sur vous pour continuer à nous signaler les cas de nos amis et amies en difficulté, afin que nous puissions, comme toujours, leur venir en aide, et cela grâce à votre fidélité.

Il n'y aura rien de changé et nous organiserons comme de coutume nos réunions et nos repas.

Notre attachement est indéfectible au souvenir de notre jeunesse perturbée par ces longues années de captivité où nous avons rencontré la solidarité entre prisonniers de guerre.

Beaucoup nous ont malheureusement déjà quittés, remplacés pour la plupart par leurs épouses qui partagent notre amitié et qui mettent du baume au coeur de notre amicale.

Merci à elles, merci à vous et si vous avez quelques réflexions à faire n'hésitez pas à nous écrire, toujours à la même adresse, même en-tête (Stalags VA-X ABC).

En attendant nous continuons à remercier pour leur dons nos amis et amies :

- GUTHAPPEL Jacques - 54000 NANCY

- LEVASSEUR Marcel - 75020 PARIS

- Mme PETITNICOLAS Marcelle - 88420 MOYEN-MOUTIER

- BARBAUD René - 55200 LEROUVILLE

- Mme GALTIER Blanche - 91330 YERRES, qui ajoute : «C'est triste d'être seule... heureusement il existe de bons amis.»

- BERREGAS Pierre - 31510 ST BERTRAND DE COMMINGES

- Mme AUTRAN Andrée - 84150 JONQUIERES

- BOUDET René - 69110 STE FOY LES LYON. Nous remercions sincèrement pour l'ouvrage concernant une époque dont nous ne souhaitons pas, les uns et les autres, le renouvellement.

- GAILLARD Roland - 09500 MIREPOIX, nous écrit : «Avec mes remerciements j'adresse mes compliments à ceux qui ont conçu l'ouvrage LA GUERRE ET LA CAPTIVITÉ. Depuis 1985 je suis privé de l'oeil droit et depuis Mars 1991 je consacre toute mon activité à mon épouse amputée de la jambe gauche. Je mettrai à profit les deux heures de libre chaque jour pour lire et relire ce témoignage de nos cinq années de souffrances, de notre jeunesse perdue...

- Mme VAILLY Pierre - 88000 EPINAL, nous prie de transmettre toutes ses amitiés aux anciens d'ULM, en souvenir de son époux.

- Mme DENTELLE Jean - 58640 VARENNES-VAUZELLES, désire surtout continuer à faire partie de notre amicale, malgré le décès de son mari.

RETRAITE AU COMBATTANT
Au 1^{er} Novembre 1995 : F. 2.573,67 par an.

CARNET NOIR

Notre Amicale est à nouveau éprouvée par les décès de nos amis :

- OLLIER Gaston - 34120 LEZIGNAN LA CEBE, qui nous a quitté le 13 juillet dernier.

- VAILLY Pierre - 88000 EPINAL

- DENTELLE Marcel-Jean - 58640 VARENNES VAUZELLES décédé en août 1995.

- Mme BERTHOU Bernard-Jean - 28340 LA FERTE VIDAME, fidèle adhérente de notre amicale, est décédée le 2 septembre dernier dans sa 85^{ème} année.

- HINZ Alphonse - 92600 ASNIERES SUR SEINE, nous a quitté le 25 septembre dernier.

- DESTOUCHES Lucien - 92350 LE PLESSIS ROBINSON, est décédé le 4 septembre dernier.

A toutes ces familles dans la peine, nous renouvelons nos bien tristes condoléances.

AVIS DE RECHERCHE

M. FUSEAU

13 Rue Porte de Paris 79100 THOUARS
Tél. 49 66 04 57

nous transmet une demande de Mme Elisabeth KORAMER
qui RECHERCHE

- anciens prisonniers de guerre français
- des stalags X ayant travaillé dans
- les fermes Hohnholz, Koobinghausen,
- Abberhausen.

Mme Korammer qui avait 11 enfants habitait près de Twistringem (au sud de Brém). Ces p.g. se rendaient le soir venu chez elle pour se détendre et ... boire un verre de bière. / - Ils doivent s'en souvenir !...

(Pour toute correspondance, écrire à l'adresse ci-dessus)

- NOTA : les annonces du Lien sont gratuites.

Mots croisés n° 501 par Robert VERBA

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
I									
II									
III									
IV									
V									
VI									
VII									
VIII									
IX									

HORIZONTALEMENT

I. - Escroquent. --- II. - Regarderai avec insolence. --- III. - Fourberie. --- IV. - Brame. - Pistard dans le mauvais sens. --- V. - Jeu servant également à la divination. --- VI. - Règle employée par les dessinateurs. - Frapper légèrement. --- VII. - Chiper ou bien faucher. --- VIII. - Fourberie. --- IX. - Relative au nouveau né.

VERTICALEMENT

1) - Conversation suivie. --- 2) - Epouse d'Abraham et maman d'Isaac. --- 3) - Elément caractéristique d'une personne ou d'une chose. - Favorable à ... --- 4) - Comportement turbulent et désordonné. --- 5) - Mutilé sans l'espace de terre entouré d'eau. - Aux échecs, joua le roi en même temps que la tour. --- 6) - Parle et répète sans réfléchir. --- 7) - Une colère qui monte. Elle ira jusqu'à éliminer. --- 8) - Usé, en mauvais état. - Suivre des yeux en identifiant des caractères de bas en haut. --- 9) - Perdre son ardeur et sa ferveur. - Voyelles.

LA GAZETTE DE HEIDE

C'est peut-être la dernière ou l'avant-dernière «GAZETTE» que je vous concocte. Aussi je vais vous citer un passage, assez pittoresque de mon prochain roman LES ANNÉES HEUREUSES dont le héros est le fameux Jérôme que vous connaissez tous.

L'association sportive de Saint-Martin réussit à monter une équipe de gymnastique cohérente et dynamique, qui revêtu du pantalon blanc et du maillot de corps frappé de l'écusson de l'association se produisit avec assez de bonheur dans les fêtes des environs. Elle se spécialisa dans les barres parallèles et le cheval d'arçon sous la direction de Jérôme.

L'entraînement avait lieu trois soirs par semaine, dans une salle communale dont le plancher avait été recouvert de sciure, l'association étant trop pauvre pour leur payer des tapis de sol.

Cette équipe, formée de jeunes ouvriers et paysans âgés de 16 à 25 ans, était l'élite du bourg et d'elle sortirent deux Maires, des adjoints et des conseillers municipaux. Ils dotèrent la commune d'équipements sportifs modernes dès que la génération des «anciens de 14» leur eut laissé la place. Cette génération qui répondait à toutes les demandes sportives :

«-Venez mettre des pierres dans nos chemins des champs, ça c'est du sport bien plus utile...»

Parmi les «gyms», il y avait un jeune romano qui s'était sédentarisé en enlevant les roues de sa roulotte afin de toucher les indemnités, les tickets et l'affouage. Il était d'une souplesse extraordinaire ayant certainement du sang d'acrobate de cirque dans les veines ; il se tenait propre pour venir s'entraîner et n'ayant pas de salle de bain c'est tout nu dans le ruisseau

qui traversait son campement qu'il se lavait en casant la glace. Sa mère disait : nos petits prennent la température ambiante !

Il fit son service militaire dans l'aviation. Une fois libéré, il déclara qu'il allait faire réparer son vélo et aller travailler à l'usine distante de dix kms ; mais ses résolutions de «gadgeo» ne tinrent pas devant l'appel de la route. Il vendit son cheval, acheta une vieille Mercedes tractant une caravane moderne, épousa une fille de la tribu voisine et, laissant sa vieille mère sur sa roulotte à pilotis s'en fut sur les routes par vaux et par monts. Le jour du mariage, Jérôme passant devant le café où avaient lieu les libations, fut invité à déguster un double pastis bien tassé servi dans un verre demi de bière et à le vider cul-sec à la santé des jeunes mariés sous les hurras des Roms et des Gitans.

«Dédé la gym» retrouva le «look» du romanichel c. à d. la veste de drap élimée, le chapeau plat, les moustaches tombantes et les cheveux longs.

Avec son salaire de cueilleur de fruits et de raisin et les bénéfices de son métier de vannier et de brocanteur-récupérateur, il put s'acheter un terrain sur lequel il bâtit sa maison aidé de routards ramassés sur les routes, qu'il ne payait pas et nourrissait chichement et les emmenait le soir avec ses nombreux enfants à la chasse aux hérissons qui, avec des pommes de terre constituait la nourriture de base.

Un jour, c'était pendant la restriction d'essence due à l'affaire du canal de Suez, ses beaux parents partient se promener en forêt, et se perdirent. Un peu chancelants, ils furent ramenés en voiture par des bûcherons. Plein de reconnaissance, notre ami Dédé alla chercher une «nourrice» d'essence dans un hangar et l'offrit aux sauveteurs. Son épouse, bonne gestionnaire, s'insurgea devant tant de largesse en période de restrictions mais comme dans «Sissi Impératrice» elle reçut une volée de son homme

et dut demander pardon et remercier les bûcherons.

Une autre anecdote : un patriarche tomba malade, les remèdes de bohémiens n'y faisant rien, ils firent venir le médecin qui prescrivit des injections de pénicilline à faire régulièrement toutes les quatre heures. C'était le début du médicament et il devait s'appliquer nuit et jour. La soeur infirmière convoquée se trouva à l'officine en même temps que le commissionnaire, un beau frère à mine patibulaire. Mais j'aurais peur la nuit s'exclama-t'elle. Le jeune homme essayant d'adoucir par un sourire aimable les traits rudes de son visage lui répondit :

Si vous avez peu, ma soeur, je viendrai vous accompagner.

Il ne se rendait pas compte, le pauvre que c'était lui la cause de cette terreur.

Sans doute protégée par son ange gardien la piqueuse accomplit sans dommage sa mission...

Notre ami Dédé parvenu à un âge avancé partit un matin de mars d'une crise cardiaque.

Sa pierre, la plus belle du cimetière ; garnie d'ex-voto de tous les pèlerinages de France et de Navarre, et vénérée comme celle d'un saint par ses amis du voyage. Son irascible épouse est venue le rejoindre ainsi que ses beau-parents, et la tribu astique le marbre aux fêtes païennes et religieuses. Une photo représente le couple en tenue de «voyageur». Ainsi se termine la légende de «Dédé la Gyme...»

Si cette Gazette est la dernière et si nous ne faisons pas affaire avec le Lien des VA,VC, je vous fais mes Adieux. J'aurai passé avec vous des bons moments, car si je vous ai diverti le plaisir a été pour moi et vous me manquerez... Merci à tous ceux qui m'ont témoigné de la sympathie.

Une fraternelle accolade aux amis et une bise aux (amies)

AYMONIN 27641 XB

PÉLERINAGE A SANDBOSTEL

Septembre 1995 - Sous la conduite de notre ami Bernard Le Godais, de LAVAL (53000),

Des anciens prisonniers visitent les tombes de la deuxième guerre mondiale

Nous sommes ici dans un lieu d'Espérance pour un Monde de Paix»

Sandbostel/Selsingen (sd). La fin de la deuxième guerre mondiale fut pour les nombreux prisonniers de guerre après leur longue présence dans les camps allemands le chemin de retour vers la Liberté. Ainsi pour beaucoup de soldats français. Un groupe d'anciens prisonniers de guerre a visité mercredi dernier - environ 50 ans après la fin de la guerre - le lieu qui signifiait pour eux tant de souffrances : le camp de Sandbostel. Sans aucun doute le deuil était encore présent, mais cependant une amitié mutuelle a réuni Français et Allemands qui visitèrent le camp ensemble.

STALAG XB

Sandbostel, Sandbostel, triste camp d'Allemagne,
Enfer du prisonnier et pour lui pis qu'un bagne,
Oubliera-t-on jamais ton rude souvenir
Et le cruel exil que tu nous fis sentir,
Sandbostel, Sandbostel, triste camp d'Allemagne ?

Oubliera-t-on jamais tes affreux miradors,
L'interminable haie des barbies d'où sort
Le coup de fusil du Boche qui nous surveille,
Silhouette abhorrée à nulle autre pareille,
Oubliera-t-on jamais tes affreux miradors ?

Ta mitrailleuse prête à son oeuvre mortelle,
Tes mille projecteurs aux sanglantes prunelles,
Tes baraques de bois posées en archipel
Q'un vent mauvais secoue quand, par les nuits de gel,
Ta mitrailleuse est prête à son oeuvre mortelle ?

Oubliera-t-on jamais tes uniformes verts
Et tes casques gammés brillant d'un fauve éclair,
L'oeil du matin en soir sans répit nous malmène,
Oubliera-t-on jamais tes uniformes verts ?

STALAG XB

Sandbostel, Sandbostel, trauriges Lager in Deutschland,
Hölle des Gefangenen und für ihn schlimmer als eine
Strafkolonie,
Wird man jemals die schmerzliche Erinnerung an dich vergessen
Und das grausame Exil, das du uns hast fühlen lassen,
Sandbostel, Sandbostel, trauriges Lager in Deutschland ?

Wird man jemals deine fürchterlichen Wachtürme vergessen,
Die unendliche Hecke aus Stacheldraht, aus der
Der Gewehrscub des Boche, der uns bewacht, herauskommt,
Verabscheute Silhouette, keiner anderen gleich,
Wird man jemals deine fürchterlichen Wachtürme vergessen ?

Dein Maschinengewehr, bereit zu seinem tödlichen Werk,
Deine tausend Scheiwerfer mit ihren blutigen Augen,
Deine Holzbaracken, aufgestellt im Archipel,
Die ein böser Wind schüttelt, wenn in den Frosträchten
Dein Maschinengewehr bereit ist zu seinem tödlichen Werk ?

Combien de prisonniers en ton aire maudite
Songent à l'avenir, sur le passé méditent ?
Tels des chevaux de bois tournant, tournant en rond,
Combien sont-ils ainsi ? Combien en reviendront
De tous ces prisonniers en ton aire maudite ?

Pauvres hommes privés des vieux bonheurs d'antan,
De votre foyer calme où riaient vos enfants,
Loin de vos joies, si loin même de ces chers êtres
Qu'au retour vous direz ne plus les reconnaître,
Pauvres hommes privés des vieux bonheurs d'antan.

Dira-t-on la souffrance immense de vos âmes,
Le vide douloureux brûlant comme une flamme
Dont vos coeurs sont étreints depuis des jours sans fin,
La tristesse des mois au semblable parfum,
Dira-t-on la souffrance immense de vos âmes ?

A quel poignard aigu se meurtrit votre chair
Lorsque rit le soleil de son rire si clair
Et que les vents marins apportent l'aventure
La liberté, l'espace et leurs mille murmures,
A quel poignard aigu se meurtrit votre chair ?

Tout ici-bas finit. L'existence aussi passe.
L'heure mauvaise un jour disparaît et fait place
A des joies retrouvées, à de très doux moments
Et l'on ne pense plus aux terribles tourments,
Tout ici-bas finit. L'existence aussi passe.

Lorsque nous reviendrons, que retrouverons-nous ?
Êtres et choses, tout aura changé du coup.
Nous serons des intrus, n'étant plus dans la norme.
La vie à nos regards aura changé de forme.
Lorsque nous reviendrons, que retrouverons-nous ?

Nous serons maladroits et veules pour le monde
Et le monde pour nous sera faux comme l'onde.
Entre nous et lui, quel fossé sera toujours
Que n'arriveront pas même à combler les jours ?
Nous serons maladroits et veules pour le monde.

Nous aurons oublié tant de choses ici,
De ces choses qui font de la vie aujourd'hui
Un superbe appareil aux laques dépolies,
Une force puissante aux mortes énergies,
Nous aurons oublié tant de choses ici.

Sandbostel, Sandbostel, révoquant nos misères,
Nous ne penserons plus à ce que fut la guerre,
A ce que nous avons souffert en notre exil,
Et nous tairons ton nom exécration à nos fils,
Sandbostel, Sandbostel, triste lieu de misère.

27 avril 1941.

Wird man jemals deine grünen Uniformen vergessen
Und deine mit Hakenkreuzen versehenen Helme, die wie fahlrote
Blitze glänzen,

Das wilde Auge, das wacht, und die barsche germanische Stimme,
Die von Morgen bis zum Abend uns ohne Unterlab zusetzt,
Wird man jemals deine grünen Uniformen vergessen ?

Wie viele Gefangenen an deinem verfluchten Ort
Denken an die Zukunft, grübeln über die Vergangenheit ?
Wie Holzpferde, die sich drehen, sich drehen im Kreis,
Wie viele sind es ? Wie viele werden zurückkommen
Von all diesen Gefangenen an deinem verfluchten Ort ?

Arme Männer, beraubt des Glücks der alten Zeiten,
Beraubt eures ruhigen Heims, wo eure Kinder lachten,
Weit entfernt von euren Freuden, so weit fort sogar von
diesen geliebten Wesen,
DaB ihr bei der Rückkehr sagen werdet, daB ihr sie nicht
mehr wiedererkennt,
Arme Männer, beraubt des Glücks der alten Zeiten.

(...)

Sandbostel, Sandbostel, du rufst unser Elend ins Gedächtnis zurück,
Wir werden nicht mehr ruhigen Heims, was der Krieg war,
DaB wir gelitten haben in unserem Exil,
Und wir werden deinen verabscheuungswürdigen Namen
unseren Söhnen verschweigen,
Sandbostel, Sandbostel, trauriger Ort des Elends.
27. April 1941

Der Verfasser dieses Gedichts, Gaston-Henry Aufrère, verbrachte fast fünf Jahre in deutscher Kriegsgefangenschaft (vgl. auch S. 15, Tafel 5.2). «Boche» ist ein französisches Schimpfwort für den Deutschen.

Fundstelle :
Tagebuch Gaston-Henry Aufrère, Anhang ; Kopie im Besitz des Vereins Dokumentations- und Gedenkstätte Sandbostel.
Übersetzung : Thora MeiBner

(Suite page suivante)

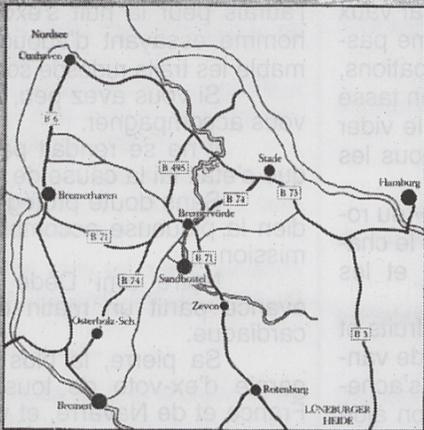
La zone industrielle de Immenhain. Dans le cimetière militaire de Sandbostel reposent plusieurs milliers de morts - soldats ou victimes des violences national socialistes...
Deux Kms à l'Ouest, au-delà de la rivière Oste se trouvent

les vestiges du camp de prisonniers de Sandbostel... En souvenir des disparus, on a aménagé le cimetière... L'organisme fondé en 1992 s'emploie à installer sur ce territoire historique un centre de documentation et un mémorial. / Dans ces baraques de bois furent parqués à partir de

l'automne 1941 des centaines de prisonniers soviétiques.../ Photo aérienne 1992... D'avion, on peut encore reconnaître distinctement tous les champs des traces des fondations des baraques qui constituaient les annexes du «Marlag» et de «l'Oflag» (E.G.)

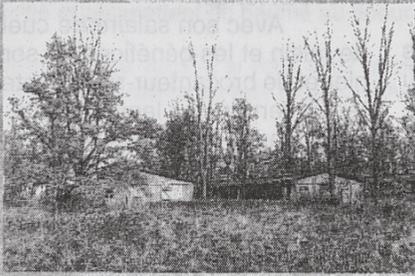


1. Das „Gewerbegebiet Immenhain“



Lageskizze von Sandbostel

Eingang zum „Gewerbegebiet Immenhain“ (1992). Zentrale Lagerstraße. Rechts vorn die ehemalige Postbaracke, dahinter die ehemalige Baracke der Stabskompanie.



Baracken im hinteren Bereich des heutigen Gewerbegebiets (1992). In diese Holzbaracken wurden ab Herbst 1941 Hunderte sowjetischer Kriegsgefangener eingepfercht. In den 50er Jahren waren in denselben Baracken männliche Jugendliche untergebracht, die aus der DDR geflohen waren (siehe auch Tafel 4).

Auf der „Kriegsgräberstätte“ in Sandbostel ruhen viele tausend Tote – ausländische „Militärs(onen)“ oder „Opfer nationalsozialistischer Gewaltmaßnahmen“. Wo und unter welchen näheren Umständen diese Menschen ums Leben kamen, erfährt der Besucher durch die Informationstafel des Friedhofs nicht.

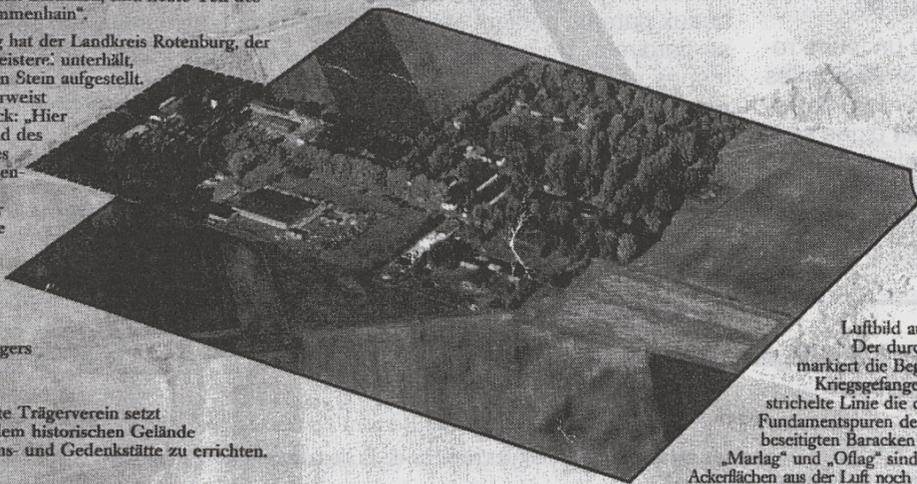
Zwei Kilometer westlich, jenseits der Oste, stehen die Überreste des Kriegsgefangenenlagers Sandbostel.

Die Gebäude, zumeist Baracken, sind heute Teil des „Gewerbegebiets Immenhain“.

An seinem Eingang hat der Landkreis Rotenburg, der hier eine Straßenmeisterei unterhält, einen unscheinbaren Stein aufgestellt. Dessen Inschrift verweist zum Friedhof zurück: „Hier befand sich während des zweiten Weltkrieges das Kriegsgefangenenlager Sandbostel. Zum Gedenken der Verstorbenen ist die Kriegsgräberstätte in Sandbostel errichtet.“

Die Gebäude des ehemaligen Kriegsgefangenenlagers stehen heute unter Denkmalschutz.

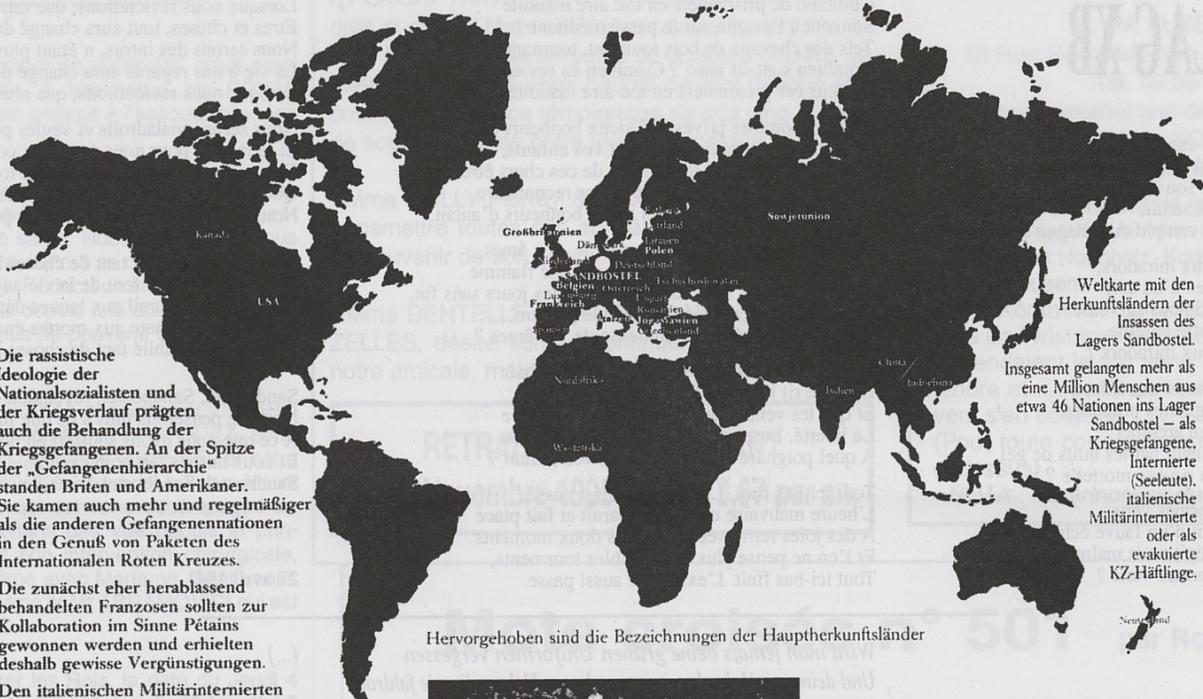
Der 1992 gegründete Trägerverein setzt sich dafür ein, auf dem historischen Gelände eine Dokumentations- und Gedenkstätte zu errichten.



Luftbild aus dem Jahr 1992. Der durchgezogene Strich markiert die Begrenzungslinie des Kriegsgefangenenlagers, die gestrichelte Linie die des Vorlagers. Die Fundamentspuren der nach dem Krieg beseitigten Baracken in den Teillagern „Marlag“ und „Oflag“ sind auf den heutigen Ackerflächen aus der Luft noch deutlich erkennbar.



5.1 Die Behandlung der Gefangenen – Leben und Leiden im Lager Sandbostel



Weltkarte mit den Herkunftsländern der Insassen des Lagers Sandbostel. Insgesamt gelangten mehr als eine Million Menschen aus etwa 46 Nationen ins Lager Sandbostel – als Kriegsgefangene, Internierte (Seeleute), italienische Militärinternierte oder als evakuierte KZ-Häftlinge.

Die rassistische Ideologie der Nationalsozialisten und der Kriegsverlauf prägten auch die Behandlung der Kriegsgefangenen. An der Spitze der „Gefangenenhierarchie“ standen Briten und Amerikaner. Sie kamen auch mehr und regelmäßiger als die anderen Gefangenenationen in den Genuss von Paketen des Internationalen Roten Kreuzes.

Die zunächst eher herablassend behandelten Franzosen sollten zur Kollaboration im Sinne Pétains gewonnen werden und erhielten deshalb gewisse Vergünstigungen.

Den italienischen Militärinternierten und den als Untermenschen betrachteten sowjetischen Gefangenen wurde kein offizieller Schutz durch die Genfer Kriegsgefangenenkonvention von 1929 gewährt.

Hervorgehoben sind die Bezeichnungen der Hauptherkunftsländer



Internierte Seeleute aus Asien und Afrika im „lag“ (wahrscheinlich 1941).



Sommerfest (1942) im Reservelazarett Sandbostel mit einer Theatergruppe der französischen Gefangenen.



Meßfeier der italienischen Militärinternierten im „Marlag“ (Oktober 1944).

NOTE DE LECTURE

Lieutenant de Panzers (1)

par August Von Kageneck.

L'auteur de ce livre est un Allemand de haute extraction, à la destinée hors du commun. Fils d'un aide de camp de Guillaume II, cousin de Von Papen, il naît, en 1922, dans le Palatinat alors occupé par l'armée française. A 12 ans, il s'engage dans la jeunesse hitlérienne et, après plusieurs années d'études dans une collégiale de Jésuites, choisit d'entrer dans l'armée. Lieutenant de Panzers, il pénètre, à 18 ans, en Union Soviétique. Mais une grave blessure à la tête, dont il met des mois à guérir, le tient éloigné des champs de bataille et le réduit, à son corps défendant, à la tâche moins périlleuse d'instruire, dans plusieurs villes allemandes, les aspirants-officiers. Echappant à la captivité, il retrouve la maison paternelle le 3 Août 1945. Correspondant à Paris, dès 1956, de la radio gouvernementale allemande, il épouse une Française, veuve d'un officier tué en Algérie ; deux fils naissent de ce mariage mixte. Entièrement francisé, Von Kageneck écrit directement en français son autobiographie. Celle-ci se veut à la fois témoignage historique, récit de combattant, confession d'un apostat du national-socialisme, approbation enthousiaste de la réconciliation franco-allemande.

Avec une insoupçonnable véracité, l'auteur reconstitue les moments cruciaux de sa jeunesse, inséparables de l'arrière-plan historique qui les détermine. Le livre couvre la République de Weimar, le Troisième Reich, l'immédiat après-guerre. Un avant-propos et un épilogue tirent la leçon d'une expérience humaine, douloureuse mais rédemptrice, qui transforme un nationaliste allemand en citoyen du monde.

Dans son enfance, Von Kageneck partage la francophobie de ses compatriotes, ressent les vexations de l'occupation française, perçoit, à travers les jugements des adultes, l'injustice avérée du traité de Versailles. En 1930, il assiste au départ des troupes d'occupation et participe, dans sa ville, aux fêtes exu-

bérantes de la libération. Mais déjà le nazisme a commencé son irrésistible ascension. Le jeune garçon voit son entourage s'enfiévrer pour la nouvelle politique annoncée, les rues s'emplier des oriflammes, des manifestations et des cortèges hitlériens. Bien qu'il juge avec sévérité la brutalité des bataillons bruns, il ne résiste pas à l'engouement général. Il n'est pas peu fier de défiler en uniforme, et la venue d'Hitler à Bad Godesberg, au moment où vont être conclus les accords de Munich, soulève une joie délirante que Von Kageneck dépeint avec une bienveillance voisine de la complicité.

Le patriotisme de ce jeune allemand ne peut qu'être flatté par les victoires diplomatiques d'Hitler qui déchire, l'une après l'autre, les clauses du traité de Versailles, restituée à l'Allemagne sa puissance militaire et lui confère, après l'annexion de l'Autriche et des Sudètes, une position hégémonique en Europe.

En 1939, à 17 ans, Von Kageneck décide d'embrasser la carrière militaire. Il semble avoir fait ce choix par fidélité à la tradition familiale, par patriotisme mais aussi - paradoxalement - par souci de garder à l'endroit du parti au pouvoir, omniprésent et omnipotent, la relative liberté d'expression laissée par les nazis aux militaires. (ces derniers étaient dispensés du salut hitlérien !). Von Kageneck n'en consent pas moins à la guerre, pensant qu'elle est imposée à l'Allemagne par l'Angleterre et la France, jalouses et inquiètes de sa puissance. Brûlant de se battre, le jeune homme est heureux et déçu du rapide effondrement français qui s'est effectué sans lui. Il passe l'hiver 1940-1941 à Berlin, où est fêtée dans de somptueuses réceptions, avec le champagne pris à la France, la victoire sur «l'ennemi héréditaire» brève opérée avant la tragédie prochaine. Celle-ci éclate le 22 Juin 1941, Von Kageneck exulte ; il tient enfin «sa» guerre ; «il l'attendait depuis longtemps». Il évoque la violence du combat dans la steppe russe, mais signale aussi - premier avertissement d'une conscience alarmée - la liquidation des commissaires

du peuple et des Juifs. La grave blessure déjà mentionnée l'arrache à cet enfer.

Le chapitre que l'auteur consacre à sa campagne de Russie est intitulé «l'avance vers l'infini». Le chapitre suivant a pour titre la «marche vers la fin». Est venue l'heure des batailles perdues et pour le jeune officier, l'heure des missions incertaines dans l'Allemagne encore «libre», l'heure du désabusement et de la vérité. Cependant, s'il a déjà abjuré une foi national-socialiste qui ne fut jamais, au demeurant, qu'un sentiment tiède, il se refuse à donner sa caution à l'attentat du 20 juillet 1944 ; il n'approuve pas «cet acte de haute trahison en pleine guerre, à un moment où des milliers de soldats allemands luttent à mort pour arrêter l'avalanche rouge». Mais il sait par ailleurs que tout est perdu, même et surtout l'honneur. «Pour quel honneur», demande-t-il, «aurions-nous pu nous battre ? Pour l'honneur d'une armée allemande qui avait servi aveuglément, les desseins du fou criminel qui préparait déjà dans son bunker de Berlin son suicide-échappatoire ? Pour l'honneur d'un régime que nous avions tous souhaité, mais dont nous ignorions les sinistres buts ?»

Le désaveu est total, confessé quelque vingt ans après la capitulation de l'Allemagne. Entre temps, Von Kageneck a vécu une deuxième occupation française, mais, à la différence de la première elle a très vite atténué ses rigueurs. L'auteur constate que passé les deux premières années de l'après-guerre, il n'y avait pas de haine. Je discerne avec joie ce climat nouveau. «Les ambitions sont éteintes, l'antagonisme n'a plus de sens. Les deux grands peuples vaincus de ce siècle n'ont plus qu'à travailler ensemble.

Von Kageneck a prêché d'exemple : il s'est uni à une Française. Mais il a voulu davantage : écrire un livre pour plaider coupable et «faire comprendre comment et pourquoi l'Allemagne est devenue pendant 12 ans, la honte du genre humain». Livre lucide et courageux que l'on voudrait voir dans les mains de tous les Allemands.

Eric GROS.

(1) Librairie Académique Perrin 1994

Ce chapitre clôt le récit des Tourlousines de l'ami BERSET, titulaire depuis de longues années de la dernière du LIEN, fidélité dont je le remercie.

Des lecteurs ont trouvé ces pages prolixes, voire encombrantes ; d'autres les attendaient avidement, revivant à travers elles leurs propres souvenirs - les mêmes mais différents... Forcément ! La campagne de France porta dans son tragique quotidien des tours et des détours surprenants, et des acteurs qui ne l'étaient pas moins...

Les héros de Berset sont les parfaits proto types de mille et un kakis disséminés alors sur les routes et les jardins de France, livrés à l'attente ou à l'action selon qu'il leur était commandé, témoins de la peur et du courage, abandonnés à eux-mêmes ou rigoureusement encadrés, des soldats ou des uniformes empaquetés...

Le style de Berset n'a rien de littéraire, sa langue n'en colle que mieux aux réalités traversées par les... Enchtibés que nous fûmes. La verve de l'auteur, que d'aucuns pourraient croire excessive à l'égard de ce qu'il appelle «la gradaille», ne relève ni de l'anarchie, ni de l'antimilitarisme primaire, mais vise essentiellement l'incompétence et l'irresponsabilité. Ou la trouille...

Berset soldat aime son pays, il le veut vainqueur du Boche. Normal ! Son extrême jeunesse, son rang ne l'empêchent pas de voir où le bât blesse, d'où ses sarcasmes. C'est un mauvais-bon soldat... Sa virile poitrine a mérité plusieurs fois la croix, elle ne lui fût pas donnée - mais il «s'en tape»... C'est ainsi qu'on l'aime, et ses copains avec lui. C'est des escouades à l'égal de la sienne qui nous ont peut-être manqué, non ? J.T.

TOURLOUSINES

CHAPITRE XXIV - RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

Petit à petit... Sans même s'en rendre compte... Nos personnages sont en train d'écrire une page particulière de l'histoire de France.

Car le destin est irrémédiable, et quoique l'on fasse, nul ne peut en entraver la marche ni la mémoire.

Malgré les pourparlers d'armistice en cours, des appels à la résistance se multiplient... Notamment dans nos possessions d'outre-mer dirigées par des représentants légaux du pouvoir officiel :

Résidents, gouverneurs, commandements...

Jeudi 20 Juin

La délégation de l'armistice, enfin acceptée par les allemands, se rend à Tours où elle doit les rencontrer.

Vendredi 21 Juin -

«On ne passe pas !...»

Dans le secteur de Hugueneau, la devise de la ligne Maginot, continue à être appliquée à cent pour cent...

Antoine et ses deux copains, normalement ravitaillés, tiennent toujours leur position... Quelques bocos ont bien essayé de farfouiller dans leur coin, mais ils ont du déguerpir vite fait... Nos trois larrons tirent sur tout ce qui bouge... Ils font du pétard comme cinq cents pour tromper l'entre deux périodes d'activité... Ils crient, ils chantent, ils provoquent l'ennemi invisible mais présent :

«Venez-y !!...»

Braille Malar... Kirch surenchère :

«Tas de peignent culs !... En rondelles on vous trucidera !...»

«Pointez-vous, salopes ! On vous décime !...»

ajoute Antoine hirsute, fripé, loquedu comme un clodo ourdé...

Et tous, en chœur :

«On vous pisse à la raie !... Le braquenard enfoncé jusqu'au cœur, bande de lavettes !!...»

Ils sont heureux... Sans chefs... Sans directives... Délaiés... Sacrifiés... Et... Pourtant... Plus virulents que jamais.

Le même jour, à Rethondes, dans la clairière de la forêt de Compiègne où avait été signé l'armistice de 1918. Le matou des teutons humilie les plénipotentiaires français, et leur impose vingt-trois conditions plus contraignantes les unes que les autres... Le chef de la délégation en réfère à ses chefs offusqués... On délibère... On discute... On pro-

-teste... Tergiverse... Marchande... Sollicite... Minimise... Le temps passe... Des hommes continuent de mourir...

Les allemands s'énervent... Ces débats oiseux leur paraissent dépassés... Ils remettent, à la délégation française, un ultimatum fixant à dix-neuf heures trente le délai maximum avant la reprise des hostilités... Du coup, les ministres blablateurs donnent leur accord et l'armistice peut être signé à dix-huit heures trente... Il était temps !...

En apprenant la nouvelle, beaucoup de gens éclatent en sanglots... d'autres étalent leur soulagement... La majorité, leur désespoir. En sept semaines, que de risques inutiles... De sacrifices gratuits, de héros méconnus... Quel respect tous ces gens-là méritent !

Lundi 24 Juin

Maintenant ce sont les ritales qu'il faut se farcir, villa Incisa sur la via Cassia, pour faire ami ami... Ils y mettent beaucoup plus de courtoisie que les teutons... Cela n'empêche pas nos ministres de babiller encore toute la journée avant de mettre les pouces ; faut que ça parle cette engeance là !...

Mardi 25 Juin

A une heure trente-cinq, l'armistice entre en vigueur.

Le «cessez le feu» est effectif... Les combats s'arrêtent sur le sol français.

Enfin... Presque !

Parce que... Antoine, Kirch et Malar... On les a oubliés dans la nature... Ils ne savent rien... Par qui voulez-vous qu'ils soient informés... Ils ont des vivres pour plusieurs jours, et ne disposent pas de radio... aucun contact avec le pays, et les frissons devant... Alors ! Ils continuent la java des «qu'ont pas les flubes !. Comme des grands !... Ce n'est pas le moment qu'un fridolin se pointe en brillant tout heureux - «Ganze halt !...» Vite fait qu'il se ferait dessouder par nos zigotos tout heureux de s'offrir un vert de gris. Ils ne sont que trois petits français dont l'histoire ne parlera jamais... Sont-ils derniers combattants ou les premiers résistants sur le sol de France ?... On ne le saura jamais, des bigornots comme ça la foutraient plutôt mal dans la galtoise des idées toutes faites ils continuent donc : Une rafale par ci par là, une grenade en prime, un coup de mousqueton pour assaisonner la sauce, et ça les amuse...

Le Gouvernement décrète cette journée : Deuil National.

Tout est fermé : Magasins, cafés, cinémas, théâtres... Il n'y a pas de musique à la T.S.F., les drapeaux sont mis en berne sur tous les édifices publics, des cérémonies funèbres sont organisées aux monuments aux morts... Il y a de quoi, plus de cent-vingt mille des nôtres ont laissé leur vie dans la galère sur laquelle on les avait embarqués...

(suite page suivante)

Cent-vingt mille ! Comme ça ! Pour rien... Plus un million-cinq-cent-mille autres déportés en Allemagne... La Moselle... Le Bas-Rhin... Le Haut-Rhin annexés. Le Nord... Le Pas-De-Calais rattachés au gouvernement militaire allemand de Belgique. Quatre cents millions à verser, chaque jour, pour l'entretien des troupes d'occupation. Et tout le reste !... Eh ! Oui, c'est bien une journée de deuil national !!!...

Jeudi 27 Juin .

Nos trois fantaisistes tiennent toujours leur position. Tout de même, dans le secteur de Kauffenheim, à force de les entendre pétarader à tout va, on s'inquiète : «Qu'est-ce qu'ils foutent encore, ces pénibles ? !...» Se demande-t-on dans les casemates environnantes. On téléphone donc aux Etats-Majors des abris... Puis au capitaine Lachère qui les avait encore oubliés... Il leur fait envoyer des estafettes avec mission de les prévenir : «Eh ! Les mecs, la guerre est finie !» «Qui c'est qui t'a dit ça, tête de noeu ? !...» «Si ! Si ! L'armistice est signé !...» «On en a rien à foutre ! Nous, on n'a pas signé !... Le premier pointu qui rallège, on l'étend !...» Il faut qu'un lieutenant se déplace spécialement pour leur expliquer. Puis, comme on tient sans doute à ce que ces ravageurs claquent un fois pour toutes, afin de ne pas donner de mauvais exemple aux générations futures ; on leur confie un ultime boulot salingue : déminer les abords des casemates et désamorcer les grenades... Quelle bourrique, ce Lachère ! Avec son air de ne pas y toucher, il aura décidé tout fait pour qu'ils clament... «La vache ! On va lui montrer, à c'te peau d'hareng, qu'on est plus durailles que lui !...» Et comme ce ne sont pas des zigotos à faire dans la dentelle, ils foncent vers le premier ouvrage avec des «hurrah» d'allégresse... Les gars de l'équipage s'apprentent à contempler le charnier... Sur qu'ils vont y laisser un bradillon, une guibole ou quelques fingers, ces trois abrutis, dans le mic-mac des pièges à cons... Ils sont donc surpris quand les autres leur crient : «Barrez-vous ! ça va gicler !...» Incrédules, ils ne savent trop que faire, quand, soudain, ils voient Antoine flanquer un grand coup de tatane dans la première grenade, en même temps qu'il exécute un magnifique plongeon... L'engin fait une voltige superbe pour atterrir au pied de la casemate où elle explose dans un pétard énorme... Malar et Kirch exécutent la même manoeuvre en poussant des cris de sioux sur le sentier de la... Paix... Tout cela fait un feu d'artifice comic... Dans tous les coins ça pète ! Bing ! Bang ! Badaboum !... Affolés, les trouffions foncent à toute allure dans le blockhaus, le chef en tête... on entend : «Ils sont dingues, ces mecs !...» «Aussi emmerdeurs après l'armistice qu'avant !...» «N'importe quel type normal, à leur place, serait déjà cané !» Pour un peu, ils le regretteraient.

Deux fortins ils ont, ainsi, nettoyés.

Au troisième, on leur a demandé de laisser choir... Sans doute avait-on estimé, en haut lieu, qu'il n'y avait plus besoin de ces énergumènes pour casser le moral des troupes... Il n'était déjà pas si reluisant... Alors ! On les a laissés sans mission... abandonnés à leur destin. Dans la nature... Libres comme l'air dans la stratosphère. Maîtres de leurs actes... Mélange d'antimilitaristes et de guerriers forcenés. Perplexes, ils se disent qu'il vaut mieux prendre leurs distances avec une gent qui ne semble pas les apprécier... Ils mettent leur fusil sur l'épaule, et s'enfoncent dans le feuillage touffu de la forêt de Hagueneau.

Vendredi 28 juin -

Quarante-neuf départements français représentant vingt-huit millions d'habitants sont occupés par les allemands qui commencent à y vivre comme «Gott in Frankreich... Les «occupés» ne sont pas tellement flambards... Ils observent les fridolins qui se font aimables... «Korrecs»... Certains coupent dans le panneau... Les autres se tiennent à carreau... Réfugiés au plus profond de la forêt, Antoine, Kirch et Malar découvrent un trésor fabuleux... Des montagnes de munitions... Des pyramides de vivres... Des amoncellements

d'armes de toutes sortes. C'est formidable !... Comment est-il possible d'avoir abandonné un tel potentiel de lutte ? !... Tout cela est intact... Accumulé dans des villages entiers de baraquements préfabriqués dont les portes ne sont même pas fermées à clef... Sous les bâches, ils découvrent des canons étincelants... Tout neufs... Jamais utilisés... Kirch, toujours prompt à la tambourinade, propose :

«Chiche qu'on leur en envoie quelques-uns sur la tronche, des boulets bernois qui traînaient !...» Antoine le calme : «Non ! Ces tordus seraient capables de rendre coup pour coup, ce sont les pauvres mecs des casemates qui dérouilleraient...» Ils farfouillent, là-dedans, comme de vrais flibustiers... Se sentant immensément puissants dans leur solitude... Ils ont, sous la main, de quoi résister un demi-siècle... Des dieux mythologiques ils sont... Des super men... Ils renouvellent complètement leur garde robe militaire... S'installent dans un blockhaus fait de rondins... Partent à la chasse d'un gibier abondant et peu farouche, pêchent, à la grenade, dans la rivière Halmuhlbach... Ils sont des robinsons modernes ; et ne songent même pas à profiter de cette situation inespérée pour s'enfuir... Désertent, comme tant d'autres... A quoi bon ? !... La guerre est finie !... Ils ne sont pas prisonniers... Ils n'ont qu'à attendre... Toutefois, ils se méfient, et continuent d'assumer leurs tours de garde ; bien décidés à ne pas se laisser surprendre, et à faire un sort au premier frisou qui voudrait la ramener... Armés comme ils le sont, ils pourraient tenir tête à un régiment.

Samedi 29 Juin.

A Paris, les premiers cabarets rouvrent leurs portes... Ils font le plein... La souffrance des gens n'empêche pas de festoyer les gnars qui les fréquentent... Le gouvernement français abandonne Bordeaux pour Clermont-Ferrand... Tous les «bouffe-à-la-gamelle» suivent... Il n'y a plus de grands hommes... Ils ne le deviendront que plus tard... Lorsque ceux qui les subissent seront dans la tombe. La France se réorganise mollement... Il n'y a plus de téléphone, de télégraphe... Les trains ne s'acheminent pas facile... Les routes sont souvent impraticables... Les ponts coupés... La radio peu loquace... Ça ne donne pas le moral.

Lundi 31 Juin -

«D'où c'est que vous venez ? !...» C'est le chef de la casemate de Koenigsbrück qui pose la question à nos joyeux drilles qui débouchent de la forêt... «Qu'est-ce que ça peut te foutre !» Lui répond Malar qui ajoute : «Vos conneries, on n'en n'a plus rien à branler ! Quand c'est qu'on rentre chez nous ? !...» «Je n'en sais rien, mais vous êtes toujours soldats ; vous devez respecter la discipline...» Antoine est plus rationnel : «C'est pas tout ça, mais qu'est-ce qu'on fait ?» «Je ne sais pas.» «Tu parles de branques !» S'exclame Kirch «Ils ne sont même plus foutus d'assumer, et ils ont encore des prétentions... Ils nous font mal au ventre ! Allez, venez, les potes, on se tire !» Et les revoilà de nouveau partis vers leur tanière malgré les cris du juteux : «Revenez ! C'est un ordre !... Bon Dieu ! Vous aurez de mes nouvelles !...» Malar commente : «Cette pelure ! Il ne s'est même pas encore aperçu qu'il n'y avait plus d'armée... Plus de chefs... Plus rien...» «Ouais» Rétorque Antoine - «Lui même va à la dérive dans l'engrenage des incertitudes du lendemain.»

Mardi 1^{er} Juillet -

Les ministres français qui ne se plaisent pas à Clermont-Ferrand, décident de s'installer à Vichy... Une ville d'eau, c'est plus agréable... Ils pourront y soigner leur foie, leurs foies, leur foi. Dans tous les camps, on aménage la machine à couillonner les gugusses.

Mercredi 2 Juillet -

Ce sont trois officiers supérieurs français, portant des drapeaux blancs de parlementaires, qui s'engagent dans la forêt de Hagueneau par la nationale 419... Ils franchissent les divers barrages sous l'oeil des tringlots perplexes... On

les amène au commandement du secteur... Ils sont envoyés par le Haut Etat-Major, pour signifier au S.F.H. d'avoir à déposer les armes.

On transmet cet ordre aux officiers locaux, avec la garantie des allemands qu'ils ne sont pas prisonniers... Les français, ils y croient... Ce sont des rêveurs, les français, des naïfs, des utopiques...

On bat le rappel de tout ce qui glandouille à droite et à gauche, dans la forêt... On fait abandonner les positions... On vide les casemates... Bien huilées... Bichonnées... Lustrées... Impeccables... On rassemble les troupes par compagnies, dans les clairières... Avec tout le harnachement... Les affaires personnelles... Les armes individuelles... Il faut montrer aux frisés que l'on est des régiments qui ne se rendent pas... que l'on n'obéit qu'aux ordres du Haut Commandement français... On attend les retardataires... Les voici :

Kirch, Malar, Antoine, qu'une estafette est parvenue à dénicher dans leur cahute, arrivent débraillés, plus fantaisistes que jamais le képi de travers, des grenades au ceinturon, et des pétards bourrés de balles dans les poches... Ils brâment comme dix hardes acculées :

«Qu'est-ce qu'il a dit, ce pignouf ? !...»

«Qu'on n'est pas prisonniers ? ! Qu'on va avoir les honneurs militaires de la part des Chleus ? !...»

«Tout ça, c'est du bourre mou ! Des coups de flingues, ouais, on va se goinfrer !... Dans le prose, profondément enfoncé, vous verrez, mecs, qu'on va l'avoir !...»

«Allons ! Dépêchez-vous !...»

S'énervé le capitaine Lachère... Il sent que les soldats réunis commencent à réfléchir... Ces trois mirontons se sont rarement trompés... Kirch leur lance gouailleux :

«Bah !... Ça vous fera quelque chose à raconter !»

Lachère rassemble ses lieutenants, ses sous-officiers, ses hommes...

Il fait amener le fanion de la compagnie.

«Garde à vous !...»

Tous rectifient la position... Le capitaine attaque son speech :

«Soldats, mes amis, je tiens à vous remercier personnellement pour la ténacité dont vous avez fait preuve dans les moments pénibles que nous venons de traverser... Nous allons probablement devoir être séparés, mais sachez que ma pensée ne vous quittera pas... Je dois, maintenant, vous lire la citation qui sera portée sur votre livret militaire :

«Tenait son poste de combat à l'armistice, le vingt-cinq juin 1940 à 0h35... A été maintenu sur la position après l'armistice et interné le deux juillet 1940 par le commandement allemand, après avoir évacué la position et déposé les armes sur l'ordre formel du commandement militaire français... SANS AVOIR ÉTÉ FAIT PRISONNIER»

Quand il termine, le pitaine, sa voix tremble, il sanglote presque... Puis il prie quelques trouffions de faire un feu avec des petites branches et des feuilles sèches, ajoutant, solennel :

«Vous comprendrez que l'emblème de notre compagnie ne doit pas être souillé par les mains de l'ennemi... Nous allons le détruire. Lorsque les flammes s'élèvent, il fait avancer le fanion et le maintient, lui-même, au dessus du brasier, tandis que les hommes, sous les ordres de leurs gradés, se dirigent vers la route proche où les allemands les attendent...

Antoine reste là.

Il s'avance, fixant intensément le capitaine qui pleure en contemplant le drapeau qui achève de se consumer. Cet homme, en qui il avait placé sa confiance, l'a déçu... Au nom de préjugés de caste archaïques... Au bénéfice d'une camarilla d'individus douteux, des virtuoses de la duplicité... Il les a trompés... Il continue, maintenant, en se faisant, consciemment ou non, le complice du vainqueur, par respect de la hiérarchie.

Lachère relève la tête... Il voit ce regard braqué sur lui, et n'y lit que dédain, mépris et colère... L'autre a compris qu'on a essayé de les éliminer, lui et ses camarades coupables de non conformisme... Que sa grandiloquence de ces derniers instants n'est, encore, qu'une comédie supplémentaire... Qu'il n'est jamais réellement sincère...

Antoine s'approche un peu plus près...

Il contemple ce tas de cendres de ce qui fut un symbole de fierté, de grandeur et d'orgueil... Va-t-il cracher dessus ?... Une ultime considération l'en empêche...

Puis, tandis que le capitaine Lachère baisse la tête, honteux et accablé...

Il s'éloigne lentement pour rejoindre le troupeau... La horde de ces hommes qu'un destin ignoble et immérité attend...

André BERSET, LE LIEN VB, X ABC.

ORDRE GÉNÉRAL N° 46

Secteur fortifié de Hagueneau
Etat-Major
N° II 751

Q.G. Le 25 Juin 1940

Officiers, Sous-Officiers et Soldats du S.F.H.

Malgré les puissants moyens mis en oeuvre par l'adversaire, vous n'avez pas laissé percer la ligne fortifiée.

Grâce à votre ténacité et votre capacité manoeuvrière, vous avez gardé votre cohésion.

L'ennemi n'est pas passé.

Vous vous êtes couverts d'une gloire impérissable, et vous vous êtes imposés à l'admiration de vos adversaires. Je demande au commandement, pour chacune des unités présente au S.F.H du 14 au 25 Juin 1940, une citation collective comportant, à titre exceptionnel, le droit au port de la CROIX DE GUERRE pour tous les militaires de l'unité.

Dans les jours d'épreuve qui nous attendent, il faut que, par discipline et par confiance dans les destinées de notre chère patrie, vous restiez un vivant exemple de résolution invaincue.

VIVE LA FRANCE !...

Le Lieutenant-Colonel commandant le S.F.H.

Signé : SCHWARTZ

COTISATION 1996 : N'oubliez pas son RÈGLEMENT

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 502

HORIZONTALEMENT :

I. - Estampent. - II. - Narguerai. - III. - Traîtrise. IV. - Rait. - eD. - V. - Tarot. - VI. - Té. - Toquer. - VII. - Piquer. - VIII. - Rouerie. - IX. - Néonatale.

VERTICALEMENT :

1) - Entretien. - 2) - Sara. - 3) - Trait. - Pro. - 4) - Agitation. - 5) - Mut. - Roqua. - 6) - Perroquet. - 7) - erl. - Tuera. - 8) - Nase. - Eri. - 9) - Tiédir. - E.E.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal 4^{ème} trimestre 1995

Cotisation annuelle : 75 F Donnant droit

à l'abonnement annuel au journal.

Le Gérant : par intérim M. MOURIER

Imprimerie I.C.B. MARCHAT - 79110 CHEF-BOUTONNE